Revue de Traduction et Langues Volume 14 Numéro 02/2015, pp. 83-91
Journal of Translation and Languages **مجلة الترجمة واللغات**
ISSN (Print): 1112-3974 **EISSN (Online): 2600-6235**

Analyse Sociocritique du roman « Rue Darwin » de Boualem Sansal

Sociocritical Analysis of The Novel "Rue Darwin" by Boualem Sansal

Saiah Ahmed Reda
Université d'Oran 2 Mohamed Ben Ahmed- Algérie
saiah.ahmed@univ-oran2.dz

Pour citer cet article :
Salah Ahmed, R. (2015). Analyse Sociocritique du roman « Rue Darwin » de Boualem Sansal. *Revue Traduction et Langues 14 (2),* 83-91.

Abstract: *In this article, we try to provide a socio-criticism analysis of then novel named Rue Darwin (Darwin Street). Boualem Sansal is an Algerian French-speaking writer. He is known for his critical remarks towards many form of extremism. His novels are denouncers and anticonformist. He received several international prizes. In this work, one is suggesting to examine this novel with all its complexity and to transcend the discomfort which corrodes Yazid of the interior continuously. At this perspective, it is advised to reconsider the ideological and the sociopolitical conditions of time.*
The objective is to approach the identity writing like milks dominating in the novel Street Darwin of Boualem Sansal while carrying out a sociocriticism analysis of the novel.
Key words: *Boualem Sansal, request, looking for identity, ideological and sociopolitical conditions, socio-criticism, denunciation, implied, discomfort.*
Résumé : *Dans cet article, nous avons procédé à une analyse sociocritique du roman Rue Darwin. Boualem Sansal est un écrivain algérien connu pour ses critiques virulentes envers toutes formes d'extrémismes ses romans sont dénonciateurs et anticonformistes. Notre objectif est d'aborder la relation entre l'homme et son identité qui est le noyau de notre recherche dans le roman Rue Darwin. Dans le présent travail, nous nous proposons d'étudier cette quête sous toutes ses formes et analyser le malaise qui préoccupe le narrateur. Pour ce faire, il convient de revenir sur les conditions sociales de l'époque.*
Mots clés : *Boualem Sansal, quête identitaire, dénonciation, critique, contestation, jugement, frustration.*

1. Introduction

Nous tacherons dans cet article de nous projeter dans l'approche sociocritique qui consiste à déceler l'implicite et le non-dit de l'auteur. Le narrateur étant obsédé par sa quête identitaire.

Partant du constat que toute œuvre est axée sur un thème principal et que la société influence forcément l'auteur, nous allons tenter de déceler quelle est l'idéologie de l'auteur et comment se traduit-elle dans notre roman ?

Auteur corerspondant: Salah Ahmed Reda

Notre objectif est d'aborder l'écriture de l'identité comme trait dominant dans le roman Rue *Darwin* de Boualem Sansal en procédant à une analyse sociocritique du roman. Dans le présent travail, nous nous proposons d'examiner cette quête dans toute sa complexité et transcender le malaise qui ronge continuellement Yazid de l'intérieur. Pour ce faire, il convient de revenir sur les conditions idéologiques et sociopolitiques de l'époque.

Boualem Sansal est connu par ses écrits dénonciateurs, provocateurs et non conformistes. Il fait preuve d'audace dans ses romans et n'hésite pas à braver l'interdit et à secouer le lecteur dans ses certitudes en l'acculant dans ses ultimes retranchements. C'est un authentique roman de dévoilement intérieur que nous propose Boualem Sansal dans son dernier roman *Rue Darwin*. Il nous informe sur les péripéties du narrateur Yazid. Après la mort de sa mère, Yazid décide de revenir à « Rue Darwin » sur les traces de son passé à la quête de ses repères identitaires. Hanté par un passé douloureux qui tourne à l'obsession, il espère élucider le secret qui entoure son origine et ainsi trouver la paix intérieure qui le fuit. Une démarche personnelle mais ô combien obligatoire qui se veut réparatrice.

Depuis son enfance, le narrateur ressent un malaise profond qui découle de son illégitimité. Rappelons enfin, que Yazid est constamment en situation de recherche et d'interrogation de son identité dans la perspective d'un apaisement censé lui apporter un équilibre intérieur.

2. L'analyse sociocritique

Chez les écrivains (Rachid Mimouni, Rachid Boudjedra et Kateb Yacine), l'implicite c'est la question de la modernité délestée de certaines pesanteurs traditionnelles. Selon Rachid Boudjedra « la littérature donne une lecture de l'inconscient et du conscient collectifs à travers les remises en cause des faits sociaux les plus têtus, les plus répandus chez tous les peuples.» (2006 : 12)

Il s'agit là d'une prise de position ou d'un parti pris qui distingue ces écrivains engagés. L'ampleur de la tâche qui attend ces écrivains est immense. Du fait des blocages intellectuels et des archaïsmes qui définissent aujourd'hui la société algérienne. Comme le souligne Rachid Mimouni « L'oppression, l'injustice, l'abus de pouvoir sont inacceptables d'où qu'ils viennent, et il ne faut pas se contenter de dénoncer ceux d'hier ». (2007 : 148)

C'est dans ce contexte que la question de l'identité surgit, accentuant chez le narrateur le pessimisme, la désolation, mais aussi le sentiment d'impuissance. « […] tous les romans de tous les temps se penchent sur l'énigme du moi.» (1986 : 35)

La modernité enfin, associe raison et émancipation ouvrant la voie à la démocratie. Dépassé par cet univers débordant de contrainte, le narrateur poursuit sa quête identitaire lestée par l'obsession de ses origines biologiques, mais également, par les pesanteurs socioculturelles qui ne font que freiner l'émancipation d'une société conditionnée par les pesanteurs traditionnelles d'un temps révolu. « On étudie mal le sens d'un texte si l'on s'en tient à une approche interne, alors que les œuvres existent toujours au sein d'un contexte et en dialogue avec lui. » (2007 : 24)

L'analyse sociocritique impose une implication accrue du lecteur pour déceler la signification implicite que suscite le texte. Selon Claude Duchet : « Au sens restreint, rappelons-le, la sociocritique vise d'abord le texte. Elle est même lecture immanente en

ce sens qu'elle reprend à son compte cette notion de texte élaborée par la critique formelle et l'avalise comme objet d'étude prioritaire » (1979 : 314)

Ce type de lecture implique une adhésion du lecteur afin d'en faire retentir et ressortir la charge existentielle cachée en lui : « La sociocritique braque les feux de son analyse sur le travail textuel en tant que transformateur de matériaux linguistique et culturels en somme socio-idéologique, par la vertu du pouvoir imaginatif ». (1994 : 8)

3. L'explicite de l'auteur

L'explicite et l'implicite rappellent les termes de dénotation et de connotation en linguistique. Notions qui forment des paires et constituent ainsi deux niveaux d'information qu'on peut appeler messages essentiels.

Les contenus implicites sont des informations instables, plus ou moins affirmées dans le discours. Ils se distinguent des contenus explicites par leur statut, c'est-à-dire, la façon dont ils se manifestent dans l'énoncé : les contenus implicites et explicites diffèrent par la façon de transmettre le message. Les contenus explicites correspondent toujours à l'objet essentiel du message à transmettre.

Dans l'œuvre *Rue Darwin*, Boualem Sansal privilégie le discours explicite sur le discours implicite. C'est Guy Larroux qui rappelle cette conception courante de l'explicit dans *Le Mot de la fin.*

Sansal critique ouvertement la société algérienne et ses travers. Il désapprouve le pouvoir et son autoritarisme ainsi que la religion et son obscurantisme.

4. Boualem Sansal le promoteur de l'écriture comme contre-pouvoir :

Nous avons besoin d'une littérature qui se donne une société à changer, une littérature qui met le doigt sur la plaie disait Rachid Mimouni. Après Rachid Mimouni, c'est Boualem Sansal qui incarne le mieux « la littérature de l'engagement » « qui correspond aux thématiques sociales, politiques, et idéologiques traitées dans toute œuvre littéraire. A ne pas confondre avec « la littérature engagée » qui est davantage centrée sur la période de l'après-guerre, elle est principalement défendue par Jean-Paul Sartre. » (2003 : 68)

4.1. Le discours de dénonciation chez Boualem Sansal

Boualem Sansal ne cesse de se manifester dans ses œuvres contre l'hégémonie du pouvoir et de mettre en garde contre le danger que représente un islam radical pour la société. Selon Roland Barthes, le parti-pris de l'écrivain est évident : « Nul ne peut écrire sans prendre parti passionnément (quel que soit le détachement apparent de son message) sur tout ce qui va ou ne va pas dans le monde : les malheurs et les bonheurs humains, ce qu'ils soulèvent en nous, indignations, jugements, acceptations, rêves, désirs, angoisses... ». (1964 : 14).

Mais quelles peuvent être les raisons qui poussent cet auteur à se focaliser sur ces deux thèmes et quel est l'implicite de l'auteur dans le roman Rue *Darwin* ?

4.2. La haine viscérale de l'auteur envers le pouvoir

La période d'anarchie qu'a connue l'Algérie après l'indépendance a favorisé les spoliations tout azimut des biens des personnes au profit des chefs de guerre tout auréolé de leur succès sur la France, considérée comme l'une des principales puissances de

l'OTAN.

Lorsqu'on est un lecteur assidu des romans de Boualem Sansal, on connait la haine viscérale que porte l'auteur au pouvoir algérien car il ne rate pas une occasion de le critiquer. Nous ne pouvons-nous empêcher de faire le lien avec l'imaginaire de l'auteur qui constitue une image obsédante : à savoir que le pouvoir algérien est autoritaire et brutal dans ses pratiques.

En effet, au lendemain de l'indépendance, le colonel Houari Boumediene considéré comme le père de la nation pour certains, dictateur pour d'autres, va fomenter un coup d'état contre le président Benbella élu démocratiquement, et enliser définitivement l'Algérie dans la crise générant politiquement le chaos social. Selon l'auteur, c'est sous le règne du président Houari Boumediene que, Mr Abdelaziz Bouteflika va saisir l'aubaine que lui procure ses postes de responsabilité pour jouir de quelques privilèges : « Cela n'a pas empêché que le palais, officiellement propriété d'une fondation helvétique tout ce qu'il y a de clean, soit squatté par un jeune et brillant dignitaire. Un jour, il serait président de la république, sous le nom d'Abdelaziz Ier, il mettrait le cadastre à son nom et tout serait dit » (p188)

Boualem Sansal lance des accusations explicites à l'encontre des plus hautes sphères de l'état, et accuse le pouvoir d'avoir au lendemain de l'indépendance spolié les biens des personnes. Le narrateur en pâtira personnellement de ces expropriations perpétrées pendant une période d'anarchie. Le personnage/narrateur se considère comme une victime des agissements du pouvoir, car il sera victime de ces pratiques malveillantes. Il a été spolié d'un palais qui lui revenait de droit puisqu'il lui a été légué par sa grand-mère « Djéda ».

En outre, le personnage/narrateur va plus loin dans ses accusations contre le pouvoir en l'incriminant d'avoir diligenté personnellement l'assassinat de sa grand-mère « Djéda ». Persuadé que le pouvoir est derrière cet assassinat, cette conviction ne fait qu'accentuer la haine qu'il lui porte : « Tueur professionnel, envoyé par quelqu'un de haut rang, le chef de la police, un ministre du gouvernement par exemple celui qui s'est emparé du palais de Djéda, ce jeune et brillant ministre qui plus tard serait élu président de la république sous le nom d'Abdelaziz Ier. » (p. 251)

Ces agissements peu scrupuleux d'une partie de la classe politique conjugués à des pratiques malsaines sont deux faits majeurs qui vont attiser la haine qu'éprouve le personnage/ narrateur envers le pouvoir. Ces pratiques vont détourner l'auteur définitivement des coulisses de la vie socio-politique et consommer avec eux le peu de crédit de l'auteur envers le gouvernement, ce qui a mis fin à la confiance placée par le peuple en ses dirigeants.

Ces accusations sans équivoque expliquent peut-être l'aversion qu'éprouve Boualem Sansal envers le pouvoir, qu'il accuse d'avoir spolié son bien et d'avoir fomenté l'assassinat de la grand-mère.

L'auteur fustige le pouvoir de façon virulente, sa phobie du pouvoir est une figure obsédante qui remonte à loin et lui reste gravée dans sa mémoire. Selon l'auteur, le pouvoir est très dangereux par son côté totalitaire et brutal. Ses pratiques funestes sont toujours d'actualité. Son grand regret, demeure le fait d'être resté trop longtemps silencieux devant cette injustice qu'il essaye de dénoncer à travers ses romans.

5. Boualem Sansal le protestataire

En somme, l'auteur méprise le pouvoir qui semble pour lui illégitime, car intronisé par la force des armes, et semblant s'enraciner envers et contre tous.

Pour l'auteur, la déviation s'est produite dès 1964. Il n'y a pas lieu d'espérer l'instauration de la démocratie, pour preuve, le narrateur a été licencié de son travail, lui reprochant ses critiques répétées contre l'ordre établi où la simple liberté d'expression n'est pas tolérée.

De ce fait, le narrateur connaissant la situation, constate personnellement l'incohérence et la gabegie des responsables. Le narrateur bouleversé dans sa vie privée a gardé une grande rancune envers le pouvoir.

Après l'indépendance l'espoir et la liesse de la population ont été bridés. L'enthousiasme s'éteint. Le désespoir et le doute commencent à s'installer.

> Les himalayas d'espoir que les gens avaient amassés, au cours des millénaires fondirent comme beurre au soleil. J'avais treize, quatorze ans, j'ignorais la politique, mais je comprenais que c'était le début d'un vaste malheur et que le gouvernement ne tarderait pas à inventer quelque méthode expéditive et massive. Qui veut tuer trouve toujours le moyen de le faire. J'ai compris aussi que l'âge ne protégeait personne, ni les tout jeunes, ni les très vieux, au contraire, ils mouraient plus vite, parfois de rien, on n'avait pas besoin de beaucoup se dépenser pour les détruire. La fermeture des frontières et l'interdiction qui nous fut faite de sortir du territoire national ne laissaient présager rien de bon : on nous gardait sous la main. (p.88)

D'une part, Boualem Sansal en veut personnellement au système qu'il accuse de non transparence. La concentration du pouvoir, la corruption, l'exil des jeunes poussés par le manque de moyens interpellent l'auteur. Toutes ces misères et ce manque de confiance croissent son sentiment d'impuissance et le rendent désenchanté envers le pouvoir :

> Nous étions gouvernés par des assassins et des bandits de grand chemin, cela pouvait-il donner du bon, ce temps était celui de la police et des milices, du chômage et de l'ennui, de la rapine et de la famine, des spoliations, des convocations, des queues sans fin, des pannes répétées et des rages à bouffer ses dents, c'était le temps des hurlements étouffés et des joies organisées comme des mariages forcés. C'était une vie si dure, et sans but. (p.146)

Les souffrances, les coups bas, l'insatisfaction de soi amènent l'auteur à voir que ce qui ne va pas alors : il attaque, il accuse, il déverse toute son amertume accumulée depuis des années. Cela donne naissance à des diatribes osées et malveillantes prononcées par le personnage de Yazid :

> Le gouvernement avait réalisé son rêve pharaonien, nous étions tous morts et nos os blanchissaient au soleil. Jamais nécropole ouverte ne fut ou ne sera plus vaste que la nôtre. Il me paraissait incroyable que moi seul de tout l'ancien monde ait été épargné. Ça m'a terrifié. J'étais une sorte d'objet témoin. Ma

place était au musée. (p.89)

D'autre part certains écrivains ont eu une influence manifeste sur l'auteur. Tous de la même génération (Mimouni – Boudjedra – Sansal) ces auteurs vont manifester publiquement leurs divergences avec la ligne de conduite privilégiée par le système. Considéré comme son mentor, parmi ces auteurs c'est certainement Rachid Mimouni qui a le plus influencé Boualem Sansal dans ses écrits.

6. Boualem Sansal le contestataire

L'engagement des intellectuels en général et des écrivains en particulier est un classique qui ne date pas d'aujourd'hui comme le confirme Paul Aron : « En fait, l'engagement est un phénomène littéraire présent à toutes les époques, par lequel les écrivains donnent des « gages » à un courant d'opinion, à un parti, ou, de manière plus solitaire, s'impliquent par leurs écrits dans les enjeux sociaux et, notamment, politiques. » (2010- 229).

Nous allons aborder la révulsion viscérale qu'éprouve l'auteur envers les représentants de la religion :

> Des religieux en burnous entrèrent en action à leur tour. Je les avais pris pour des bandits de grand chemin (…) l'air fourbu, le visage terreux, le vêtement crasseux, amassés autour d'une écuelle fumante et d'une corbeille de gros pains. Ils déjeunaient avec une gloutonnerie emphatique, à pleines mains, sans mot dire, sans souffler entre les bouchées comme si se nourrir de cette façon orgiaque et concentrée était un sacrement. Leurs yeux charbonneux et exaltés jetaient des lueurs étranges et sauvages sur les choses et les gens. Lorsqu'ils s'étaient essuyé les lèvres d'un grand revers de manche et étaient venus s'installer autour du mort, j'avais compris, c'était les récitants, les talibans, des sortes de mystiques errants, secs comme des pierres, bizarres comme tout, réputés pour leur appétit pantagruélique, qu'on embauchait au passage pour réciter le Coran lors des cérémonies funéraires dans les cimetières ou à domicile. Ils se louaient à l'heure, au nombre de versets à débiter, contre un peu de monnaie, un repas, un coin pour pratiquer leurs dévotions et passer la nuit (…) à un rythme d'enfer, ils ont débité un bon paquet de sourates en balançant le buste au rythme des scansions. Une mousse blanchâtre abjecte leur montait aux commissures des lèvres et s'envolait en flocons neigeux. J'avais envie de vomir. De ce jour date ma phobie des imams et autres pénibles sorciers à qui je prête par instinct les pires vilenies du monde. (pp.52-53)

Très affecté par le décès de son père, le narrateur est surpris par l'arrivée d'un groupe d'individus qui lui sont étrangers. D'emblée le narrateur prend ces personnages pour des intrus. Ils concentrent toute la détresse et la misère du monde sur leur visage et terrassent l'assistance par leur regard froid et figé.

Vêtus d'accoutrements, ils ingurgitent la nourriture d'un appétit Pantagruélique digne d'un héros Rabelaisien. Ils avalent machinalement dans un mutisme total et sans interruption, comme s'il s'agissait d'un rituel religieux qu'il ne faut interrompre sous

aucun prétexte. Quand ils essuient leur bouche du revers de la main, c'est le signe du rassasiement.

Ces personnes s'installent finalement autour du mort, Yazid le narrateur comprend enfin que ce sont les récitants venus assister à la veillée du mort, un rite funéraire obligatoire. Comme de vrais professionnels, ces récitants louent leurs services à l'heure et au nombre de versets débités contre un peu d'argent et un gîte pour passer la nuit. Quand ils entrent en action, le narrateur éprouve une répugnance et un dégoût absolu devant le spectacle offert.

Boualem Sansal fustige les hommes de la religion (les récitants) de façon virulente et par ricochet la religion elle-même. Il dresse un tableau des plus abjectes des représentants de la religion. Le narrateur éprouve une phobie à l'encontre des gens qui la représente.

L'hostilité et la haine manifeste qu'éprouvent l'auteur envers la religion remonte à son enfance. Sansal a été marqué par la mort de son père à l'âge de 5 ans, et frappé par l'entrée en scène de ces gens en burnous qui lui sont étrangers. Le manque d'affection des parents (le référent) a joué un rôle négatif dans la vie du narrateur, d'où la perturbation de cet enfant.

Sur le volet de la religion, l'aversion de l'auteur ne la vise pas en tant que telle, mais plutôt son instrumentalisation par certains extrémistes. D'ailleurs sa crainte s'est confirmée, puisqu'on a assisté à l'avènement de la décennie noire, caractérisée par une violence inqualifiable et dont les auteurs sanguinaires voulaient l'exploiter comme terrain favorable à l'accès au pouvoir :

> Mais je l'avoue, j'étais nul en religion, l'islamique s'entend, c'est la religion au pouvoir ici, j'ai toujours eu du mal avec elle, son univers impitoyable et ses maigres consolations me rebutaient tant, mais comment lui échapper, tout est entre ses mains, c'est une pieuvre qui s'insinue partout, ses agents sont infatigables comme des fous, ils patrouillent à l'intérieur de nos têtes, fouillent nos rêves, fustigent nos manières, hurlent à la mort. (p.200)

Enfin, nous constatons l'insertion par l'auteur d'un champ lexical religieux très présent et très fort, qui foisonne tout au long du roman. Boualem Sansal s'est attelé à l'introduction d'un jargon religieux qui englobe toutes les religions monothéistes :

> Judas, d'un prophète de l'Ancien Testament, Christ, Eglise, roi David, Coran, prophète, rabbin ; opposaient Dieu et Satan en personne, jetaient l'armée des anges contre l'armée des démons dans d'immenses fracas, rapportaient des calamités à l'échelle des continents et des cieux. Notre répertoire était dense : Noé et son arche, David et Goliath, Moïse l'enfant du Nil et le pharaon, Ève et le serpent, Samson et Dalila, Jonas et sa baleine, Abraham et son mouton, Daniel et ses lions au temps de la révolte des Macchabées. (p.194)

Même si on a l'impression que l'auteur met en avant une image qui abhorre la religion, la présence d'un jargon religieux parsemé tout au long du roman Rue *Darwin,*

dénote que Boualem Sansal est tolérant et manifeste qu'il a un grand respect pour toutes les religions, et qu'il est un fervent militant pour la tolérance entre les religions.

7. L'influence de l'univers social

Les imams qui sont venus pour la veillée du corps l'ont effrayé et flétri à vie. D'une part la misère qui sévissait du temps du colonialisme (nous sommes en 1954) a fait que les récitants du coran, comme tous les Algériens d'ailleurs, étaient pauvres et démunis. Ils profitaient des cérémonies religieuses pour manger à leur faim.

D'autre part, le contexte colonial qui prévalait à l'époque a tout fait pour ternir l'image de l'Islam et diaboliser ses représentants. À cela vient s'ajouter l'influence négative de son environnement immédiat sachant que sa grand-mère était une tenancière d'une maison close ; cet aspect a été déterminant dans l'éducation civique et morale du narrateur.

Pour finir, lorsqu'on est un lecteur assidu des romans de Boualem Sansal, et connaissant la haine viscérale que porte l'auteur au pouvoir algérien et à la religion, on ne peut s'empêcher de faire le lien entre l'imaginaire de l'auteur véhiculant une image obsédante : à savoir que tout comme le pouvoir, la religion devient une camisole de force qui étouffe les esprits de toute créativité et imagination.

8. Conclusion

L'approche sociocritique nous a permis de mettre un parallèle entre les structures profondes du roman et celles plus large de la société. Nous avons pu voir comment certaines périodes de l'Histoire algérienne sont confondues avec l'histoire individuelle du narrateur.

L'analyse sociocritique de notre roman a révélé certains aspects de notre société. Déductivement, le narrateur est traumatisé dans son inconscient par la contrainte du pouvoir et de la religion. Ces évènements impliquent de profonds bouleversements ce qui a provoqué une crise existentielle majeure chez le narrateur. L'auteur est obsédé par un passé qui le hante. Le narrateur donne une importance particulière à sa quête identitaire vu que chaque individu possède sa propre identité qui le rend différent de tous les autres. Il nous a ainsi donné les moyens de dégager la manière dont se reflète les tares sociales et ce à travers le cheminement du narrateur dans sa quête identitaire. Ce qui prime pour Yazid c'est l'accomplissement de son identité pour connaitre l'harmonie et l'apaisement car c'est un phénomène dynamique, relationnel, une construction en perpétuel mouvement.

Au cours de cet article, nous avons pu établir un rapprochement entre la société et le roman Rue *Darwin* dont la quête identitaire est la jonction. L'idéologie de l'auteur se place dans une logique de lutte contre toute forme de totalitarisme et d'extrémisme.

Références

[1] ARON, P. (2010), *Engagement, Le Dictionnaire du Littéraire,* In P. Aron, D. Saint-Jacques& A. Viala (Eds.), Paris, Presses Universitaires de France, Coll. Quadrige.

[2] BARTHES, R. (1964), *Essais critiques,* Paris, Seuil.

[3] BENDJELID, F. (2007), L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni, *Insaniyat (37),* 147-160.

[4] BOUDJEDRA, R. (2006), La littérature et la guerre, El Watan, jeudi 06 janvier 2006, page 12, rubrique : Arts et Lettres.
[5] BRUNEAU, J. E. (2003), *La littérature engagée*, Érudit, Québec Français (131), 68-70.
[6] DUCHET, C. (1979), *Sociocritique*, Edition Nathan, Paris.
[7] KHADDA. N. (1994), *Introduction à la sociocritique*, L'harmattan.
[8] KUNDERA, M. (1986), *L'Art du Roman, Essai,* Paris, Gallimard.
[9] LARROUX, G. (1995), *Le Mot de la Fin. La Clôture Romanesque en Question, Paris*, Nathan, (Coll. Le texte à l'œuvre).
[10] LUKACS, G. (1989), *Théorie du Roman*, Gallimard, Paris.
[11] MIMOUNI, R. (1985), *Paratexte du Roman* Tombéza, Ed. Laphomic.
[12] SANSAL, B. (2011), *Rue Darwin,* Paris, éditions Gallimard.
[13] TODOROV, T. (2007), *La Littérature en Péril,* Paris, Flammarion.